




Michel PATY

# RETAIRE ETIAGE

POÈMES

COLLECTION GRAND FOND

JOSE MILLAS-MARTIN - EDITEUR





RETIARE ETIAGE

Michel PATY

# RETAIRE ETIAGE

POÈMES

COLLECTION « GRAND FOND »

JOSE MILLAS-MARTIN - EDITEUR

29, rue Boyer - PARIS (XX<sup>e</sup>)

Il a été tiré à part  
30 exemplaires  
numérotés de 1 à 30  
qui constituent  
l'édition originale.

17

## INDIENNE

Tu te nourris de poisson Elle est nue Sa peau huileuse  
Son regard s'élève de la coupe de ses mains ruisselantes  
Elle me dit

Tu veux boire Je me penche Un cheveu  
d'elle m'effleure et je frémis jusqu'au talon  
De mes lèvres je bois à son lac S'y reflète  
son visage comme un sommet  
Ses yeux baissés vers l'eau elle est la femme  
splendide du fleuve et de son lac d'où viennent  
du dieu inconnu ses ancêtres Elle ignore  
combien ils ont marché combien couru de lieux  
Mais elle se tient nue au bord des terres accroupie sur  
la berge et timidement

baisse les yeux

## RETIAIRE ETIAGE

le niveau le plus bas du gué aux mortes eaux  
ce fut notre rencontre Je vis  
tes jambes à la souche J'ai bu une autre fois  
à l'endroit où l'eau par tes pieds clapotée t'aima  
te prit te renversa ô hanches nues  
Ta bouche eût une façon de demander je pris ta main  
te dis des vers et vêtue de blanc tu écoutais  
au bief tu te baignas Je te poursuivis jusqu'au moulin  
Ce fut moi l'eau mes pales te brassèrent et vaincue  
tu fus le grain le blé le pain  
tu me dis mon chasseur mais tu pensais chassé  
pourtant ce fut toi  
mon papillon perduré plus longtemps que l'été  
tu irises le soir ô ma ferveur  
et quand midi passé je vais je viens  
je peins je lis tu enchantes mon repaire  
ô souple vêtue de lin  
jusqu'à mi-cuisse  
gorge bras à mes dires malhabiles  
tu vas tu viens charmeuse et forclose  
à l'étiage vers le bief et du canal jusqu'au moulin  
c'est moi le meunier le boulanger tu es ma paille  
et mon grain

tu tresses la natte où tu t'étends  
le vêtement court et tu m'attends  
tu m'envirannes tendre rétiaire  
je retourne le rêt je t'enveloppe  
nous nous tuons de nos deux mains  
ainsi nous crûmes  
vivre



## TERRE SECHE

Certes

le bonheur m'émonde

aux tiges de la soif amoindries je boucle une herbe  
garrot gracile de désespérance

le nœud

tiré tout le champ vient à moi

je suis le voleur perdreau

mange la croûte rectangle de terre fais mon nid

où je peux

sans brins frais mourront

les oisillons sans doute

femelle au bras lourde

tu geins tu passes

et rauque je demeure sans même crier

les bras écartés le même

qu'au jour d'aplomb sous le disque

sur la croûte

et vacille

cet univers où je croyais me tenir

## PRINTEMPS

au printemps nouveau-né à toi parmi les branches  
je vais quittant ces vieux compagnons ma vie mes pas

l'autre été s'irise aux feuilles rouges de l'automne passé  
pleure à la rosée du bourgeon c'est de l'émeraude et  
du miel

du cocon sort le papillon ce n'est pas nous encore  
il y a la pluie sur la ville et la campagne gagnée

la terre lourde aux pas avant les prés monochromes qui  
soudain de s'imaginer naissent au spectre

je t'offre ces fleurs les grains nourris des sillons  
tout se souvient le printemps dit l'anniversaire

la poudre du sol même danse dans la lumière  
(le soleil mime sa poussière)

grain qui tient par pesanteur aérien aux galaxies  
au temps des choses à l'origine

c'est le jour inattendu espéré peut-être sais-je  
où quelque chose ainsi s'éprend de quelque chose

où nous naissons

## HIVER

tenue  
ainsi lourde tu  
peux nommer verticalement les choses  
couchée  
elles te pénètrent et tu pleures

or j'arrivai juste au moment où la terre s'empourrait  
je te pris aux épaules  
tu pus dire le mot juste  
alors ce fut la nuit horizontale et courbe  
douleur sphérique  
douceur mortelle

il advint qu'un cheveu se prit aux ronces  
seul témoin dans le givre silence  
cet hiver fut long

## AVEC LE JOUR / ECOULEMENT

décrire l'œuf sa coquille  
midi gobe  
il y a des silhouettes de rats penchés sur des béquilles  
exode et leurs ombres obliques

malsaine la terre exhale des miasmes putrides  
c'est l'heure où boire vont les pourceaux  
et les éphémères s'acheminent  
en galaxies plutôt sphériques

L'homme immobile accroupi allait répondre  
de ses bras genoux ceints dans le soir  
la voix s'est faite  
par le foin éternuement

la nuit lors chavira et la galopade  
des cheveux du feu lui martela les tempes  
Viens dit-il à la femme ils récitèrent  
à genoux des phrases incertaines

## CYCLONE

les météores au centre du cyclone s'agenouillent  
pour quelque prière au mal  
des sulfurescences meurent tourbillonnant  
encens d'artifices qui éclaboussent  
de la brise à la rive le navire  
lame se prenant en torche la mer dérape et vrille  
l'eau vient de la gorge de quel monstre qui crache  
d'elle  
le feu des enfers  
et crève la bulle vivante au sol qui à grand peine s'était  
reposée depuis l'autre ouragan  
le jardin marin s'épanouit ce sont des fleurs de mort  
plus tard à la prochaine glaciation gèlera  
la baie s'égrenant la brisure  
des corps semés jusqu'aux montagnes

## L'OISEAU

Quittant la ville assiégée l'homme au bord des terres  
imagine un inaccessible oiseau

espace du rêve

immergée dans ma mémoire une plage  
joint les infinis du sable

absence de roche et symétrie parfaite sauf à la ligne  
des palmiers

la femme gisait seule forme réelle quelque part dans  
l'étendue sans référence  
nue

ton corps vibra à la limite du visible  
l'air bougea

ce fut la magie lente  
d'autrefois inaudible

alors l'être et l'oiseau parlèrent  
de leur jeunesse sur l'autre rive étrangère

ce sont des vols de colombes à la périphérie de la ville  
les fumées s'espacent hors des lymphes d'égoûts  
j'ai vu des ombres danser aux caniveaux de ces  
banlieues en siège

un cri soudain s'annonce crève le temps

oiseau-mouette blanche image  
d'un autre jour possible envolée d'aube automnale

de branche en branche le cri s'épaissit  
gémissant aux feuilles rousses  
poésie

se noue à la racine et fait vibrer la terre  
humus tumulte de l'arbre effondré

éparses pierres sacrées sur quoi l'oiseau pleura.



JE

Je le feu dans l'âtre  
éclair serpent timide or au nuage anthracite  
braise grain je de passion sous la cendre  
reflet ténu pinceau varié au prisme du cristal  
je irradié invisible — d'où naissance et d'où la mort —  
ce sont mes yeux l'étincelle

charbon encre nuit je  
corps — dit — chair  
l'inconnu de l'être en déroute  
lorsque je frémis à la rencontre du rivage

## PRINCESSE

le corbillard du jour s'empale à son essieu  
divergence du crépuscule et de l'aube  
et toi princesse d'iris au matin  
clos ta chambre dès midi  
que sonnent les allumeuses heures

assurée de la torpeur vespérale pâle enfant  
consommée nuptiale  
prête aux désespoirs agonisants destins

te défaisant aux rubans tôt fânés  
de vieilles photographies  
s'empoussiérant jaunies  
sous tes yeux qui s'exilent  
au rebours des volets

tandis qu'outremont s'élève  
le chant extérieur

## PLAGE

La mer par en-dessus  
chevauche les rives mesurées  
les verts si loin  
peuplés  
le flux tourne la page  
à la course des chevaux  
du front des petits chevaux vers le rivage  
La guirlande des palmiers que tu vois  
près du sable  
ton sein nu dans l'écume que je bois  
Nous les noyés accrochés  
aux cheveux arrachés  
des algues

Rio 1966

## SOIR

Toi qui ris  
n'as-tu celé  
les mots appris  
dans les grânes des églantiers

plongé ton visage dans l'eau froide  
du courant

La danse des moustiques  
sur la fin du jour  
oublis amours musiques  
quand la bouche se tait devant le long fil  
le cocon dévidé  
des pensées

Et la mort chante son refrain aux clochers appauvris  
des églises  
virent les tournesols.

## IEMANJA FOLLE \*

paradis vert  
l'océan salé et bleu ton voile de délire  
douce comme une amante  
au rire  
ô poissons et toute la vie

les pêcheurs tes amants aiment leurs amantes  
dont les beaux enfants nus et noirs te cherchent  
leur faim ta folie aux yeux noirs  
tes pas de feu aux bougies des prêtresses sur la plage  
lemanja  
les filles de Bahia t'ont couronnée de fleurs

demain c'est le soleil demain  
c'est la mer penchée qui donne à boire.

\* Iemanja, dans les mythes afro-brésiliens, est la déesse de la mer, célébrée en février à Salvador de Bahia.

## CRUCHE

la cruche espace endigue le temps  
flot moiré à la noire  
nylon froissé où court la chair

pulpeuse éclaboussée  
dis ton nom sainte enfantine  
l'espace naît de ta distance  
le temps s'épand de ton reflet

les désirs sont grelots

où va le temps ma cornemuse  
la vie marine se visite  
terre insensée crevée de pointes

ténèbre abyssale où git l'éveil

## PIERRE

La pierre naît de ses exhaussements  
lune mûrie à l'horizon de quoi  
Scintille dans son creux l'abîme extravagant  
Frémit le zénith et le cœur se libère  
La pierre marine s'exhale  
aux paupières bleues parvient  
La mousse l'émonde mauve  
Le sang vermeil crève la mort

Un jour pâle y geint

## CHAIR EBAUCHE

Chair  
ébauche  
murmurée

sans cesse  
je pense  
terre et feu et lame

œuvre  
peinte  
pétrie sculptée

fièvre  
à mourir  
main nue

possession,  
auréolée  
du désir



orage cœur  
crevé nuage  
éclair

forêt dense et noire  
où gémit  
le vent

## TEMPS

sous-bois écornés  
cervidés de l'automne  
un coin du voile roux  
et mauve levé

le soleil pâli rit  
aux arbres qui  
gouttent de pluie  
je me souviens des mains

suspendues au temps  
à l'air immobile  
gouttes aussi lèvres  
vos silences

effeuillés rameaux  
ce sont des gestes penchés  
d'autrefois  
sa nuque frêle

dans le vent  
quand elle allait  
quand nous allions  
quand nous restions

aux matins frais  
où nos yeux  
s'émerveillaient  
jours d'automne

mauves et roux  
où déchiffrer  
des rameaux  
rideaux avant le ciel

des brindilles signe  
lèvres langage la parole  
s'enfante  
dans ce suspendu silence

## TRIPOT

les corps bleutés  
au fond des bars

cheveux blonds visages verts  
c'est l'épopée  
petite

lumières en caprices  
défiant la nuit

dans l'aube qui point  
l'orfèvrerie des arts  
fumante chemine et geint

l'asphalte et les fleurs se commuent en désir  
corolle et va au pollen l'herbe folle

tangent dans la sourdine  
rouges pensées échafaudages

la main pianote sur  
le zinc rustique

## FEU

œil noir charbon  
où point la braise  
bûcher des ans  
la vie dévore

flamme nourrie  
au bois rongée  
brûlante aimée  
jamais la même

vibre l'accent  
phrase incertaine  
superposée  
aux rouges chaînes

Dire le temps  
crever la nuit  
ouvrir cette aube  
où l'air s'envole

brasier bûcher  
j'ai trop aimé  
j'ai mal écrit  
et brûlé nu

c'est l'hydre flamme  
qui fait le ciel  
s'empourprer bleu  
horizon mort

## VITRE

Dans la vitre paysage  
roucoulent des  
pigeons s'aimant

Le train court à la pluie  
les verres éraflés c'est la nuit  
giflée

Sur ton sofa aux premières  
nue t'en souvient-il  
Je rêve

C'est le wagon le souterrain  
lampes artificielles  
J'éclate

Les grondements ont pour volume  
hors l'orchestre des roues et rails  
l'espace

où je vais je m'épands  
fuis du crâne un peu brisé  
cerveau vomé

C'est mon etna dans le fracas  
l'éruption je me joins à l'éclair  
blafard

Le paysage s'éténue se vaporise  
se refait corps continu  
obscur

or je suis lui par un côté  
celui qui doute de  
l'image à la vitre



## LUNE

minuit hullulant astre jaune

sur fond nu noir le disque cligne

pâleur de mes jours j'observe ma vie

pêcheur de mots hibou nocturne  
dormi le jour et peu chassé

une clarté antique inonde une silhouette  
aux frondaisons disparues

c'était qui ce meunier cet errant  
visiteur des ruines — clochers moulins —

murailles aux — de nuit — lézards endormis à peine  
muet le cadran solaire s'efface  
près de folles herbes l'enfant dormait  
la tête emplie de rêves

Surnage aux près obscurs  
un fin brouillard L'ombre  
de tout à l'heure repasse  
cadran minuit mes jours

Il semble sourdre  
comme un chant de contre alouette noire  
au soleil inverse  
de l'heure tiède étonnée

puis le silence à nouveau se love  
spirale grésillante et tôt scindée

Fermant les yeux ce sont  
des animaux d'enfance

deux ou trois couleurs douleur de nuque  
que le dessin s'éteigne

j'ouvre les yeux phare initiatique

barque variant au point cousu de l'aube

Puits s'enfoncent mes étoiles

## LAC

Le niveau baissant — lac — l'eau dénude  
les tiges exfoliées  
du fond les bulles  
(hors pesanteur)  
s'épuisent à monter perlant boullées

moi je demeure  
ci assassin de moi-même  
(j'oublie) qui (celui-ci que) j'étais  
m'évertue m'épuisant à vivre sans air

me tourneboule puis  
m'étends immergé  
eaux mortes du désir  
mes cheveux sont ces fils de ma vie  
je les laissai pousser

ma vie végétale s'éteint  
suis-je (quelque peu) tentacule ?  
si ce pouvait j'agripperais (un rocher ?)

retour au minéral — forme —  
une certitude ce ne peut qu'être mort  
métal

la chair (moi ancien) m'échappe  
que je fus  
fuit de moi je suis roc et m'enfonce  
ne tenant à rien

L'eau baisse (je m'y trouve) elle  
découvrira peut-être des grèves qui  
verront la forme se former s'établir et croître  
la chair parvenir à ( )  
— d'autres vies ?

lentement avec certitude sous votre regard  
(anxieux peut-être ou) neutre  
lourd et sans objet  
je meurs

## VERTIGE

Jaillit au crépuscule une pierre contre ma face  
plusieurs fois jetée — son mouvement au ralenti mental  
et au retour —

l'ombre m'étourdit apparue d'une montagne  
imaginée naissant du geste revu du heurt  
je m'écroulai à la lune montante

l'heure brève dans l'étourdissement  
venu au froid venu au chaud à la lueur pâle de mort  
clarté lunaire où l'univers alors se tient mais pourtant  
souffle lenteur comme une main avançante  
ineffaçables la forme la peau vinrent à mon visage

— j'eus l'étonnante pensée : c'était toi, ce serait —  
par ma tempe s'écoule un sang brouillé  
les loups hurlent quelqu'un lèche ma plaie  
vagissement sans cri je suis bien  
je repose ainsi mourir

par la lande obscure je sais  
tu viens montes vers mon corps étendu nul  
ne t'arrête ce n'est  
que pour moi ton ombre déchirée qui fends  
les ajoncs sur la pente

la terre me prend me rejette  
ce sang de moi signe l'écartèlement Déjà  
je t'aperçois c'est une ombre lointaine  
qui bouge à la nacelle d'un nuage  
franchit le champ monte au soir la robe lacérée

l'ivresse en mourant de ta chair griffée  
où perle cette part de ce corps sang de moi

## HASARD

rotation de rien sur rien  
telle

galaxie s'épand  
comètes inversées générant des flammes dont  
les fréquences s'échevèlent et stationnaires vrillent  
l'espace nu par nul pensé  
lieu stroboscopique où parvient le regard  
par où passent les chevaux

c'est la tourmente et le feu particulaire  
y brûle le hasard

gyroscope aux trois couleurs en équilibre sur le mur il  
induit tournant les autres multiples  
effarante nuitée quelqu'un — l'œil —  
s'immobilise au vent du rien glacé  
et geint tel sur la couche  
de l'homme et son angoisse

avant l'aube ils s'éveillent ils s'étreignaient malgré les  
croûtes et les poux

audace imprévisible accrocher  
l'espace et le tenir

filmant la lueur guérissant la lumière  
D'une couleur les mots naquirent



## REVE

diverses choses cette nuit-là m'advinrent

j'écris sur la rampe de l'escalier  
des notes cascade descendant — une marche  
funèbre —

des grelots visitent ma toiture  
cailloux opalescents des mers vaporisées  
la période glaciaire revient et craque sous mon talon  
le fémur blessé de l'hominien enfoui que j'étais

Des peuples s'en vont. J'ai peur de cet exode  
j'oublie leur effroyable marche pour la mienne risible  
sautillement au mur des siècles Ils s'enfuient  
dans le sang dans la chaleur et dans le sexe  
multitude déposée soif sans fin

Je suis un suaire Je dors avec la fée  
Inondée elle se réveille et fuit ma servitude  
sa chair s'épaissit se durcit et se casse Son sexe verrouillé  
se referme et châtre l'adolescent que je fus  
J'ai cependant crié l'émasculé de beaux plaisirs  
Je joue incestueux avec les pervenches et tombe  
Ce gouffre ouaté de rêve bleu reçoit mes jours  
j'implore la punition le sang le pansement  
je crève jouis m'abstrais de ce siècle

infécond cadavérique mauve et oint  
bois le sperme des temps puis fuis et meurs  
évanouis-toi sphérique immonde — inutile —  
mais ce n'est pas moi je hurle c'est — sais-je —  
je m'éveille de la fée phallivulvique  
j'ai à peine dit je qu'elle m'absorbe  
mon dernier mot est à peine moi nommé  
qui m'évanouis en gémissant

vulve lèvres abondantes je vous ai trouvées  
carnassières mais douces et fondantes  
et suinté de désir pour vous je m'épanche  
mourant vous féconde : nous vivrons

Autre chose : j'ai visité un poème circulaire  
petit non à chanter mais à boire  
nous sommes ivres tournons  
le poème comme ceci il dessine  
une figure radieuse dans le silence vierge  
et la neige du dehors l'enserme de cristaux inodores  
La forme est jolie il se tourne et vêt  
d'un manteau la pensée nue  
son regard violent l'écorche Une perle  
vermeille vient à danser  
irisée à ses yeux pauvres souvenirs d'un couchant  
aux bords des mers à la falaise haute  
abrupt il entrevoit la solitude

et murmure circulaire le poème pensé  
qui tourne là au nuage des yeux  
celui et vain imaginé troublé  
poème tu es amoureux je le vois à tes yeux tu deviens  
de cercle ellipse et l'excentricité  
te fait parabole puis hyperbole tu joins  
les infinis tu t'amuses

mon sexe durci pèse contre le flanc  
de la fée elle s'offre  
avouant le sommeil ne pas  
la laisser insensible et le poème  
galope aux nénuphars de la nuit sur l'étang de rosée

nous avons ce que nous voulions  
parmi les sphères déchaînées meurtries  
crépitante une flamme maigre joie un incendie

réveil le jour s'allume A mon côté elle  
repose et geint qui la fée qui la nuit qui la femme  
yeux douloureux lumière nous retournons au suaire  
griffes menues bonjour banal

## TESTAMENT I

la jarre de rision au long col  
s'exhausse vers nos lèvres  
à nos soifs labeurs  
itinérants amour en perce

corps brun corps  
arqué mains de tendresse  
nombril juvénile foyer  
succulente à la bouche chair

les panneaux du murmure étreignent le silence  
c'est nous parmi les monts coupés de lacs exquis  
et nous disons dans la marée brume abondance  
au jour les fumerolles nues chaussées de skis

dévalant à midi  
les pentes surneigées  
chantant ce que tu dis  
enfant loup noir léger

les sapins universels  
la joie de glisser  
rompre fraternel  
le pain hissé

vivre  
P I P E

fourneau des idées pantoises

gros bec de petite portée  
nourrie à grains

vous serez ouverts aux déjeuners des hôteses

lorsque vous rentrerez en vous vous aurez voyagé

Ainsi se termine  
mal illustré

d'exemples de confection

— est-ce le lieu des funérailles du jour  
crépuscule sans fleurs bois dénué de parfum —

l'audace d'inscrire à carreaux la vie déterminée  
incise impaginée dans les tubulures manuelles  
où l'encre sang court

— accourez puis  
disparaissez petits mitrons —

gratinées importunes des maux de tête ce tantôt

ai-je assez divagué  
pour mourir demain

ai-je dilapidé mon bien  
tout ne commence-t-il

et bu des liqueurs amères  
et fait passé minuit

d'obscurs concerts

il me souvient des oiseaux-mouches  
— les baisers volés aux fleurs —

canal riant que la terre soit pansue  
terre étreinte par le sexe marin  
inversion de tout  
falaise abondante

et pour ce dévalante  
au nivellement qui nous atteint

mer fleuve je vous lègue pluie  
stylo s'évidant  
soifs enchanteresses  
prudentes qui rêvez

Il reste encore peut-être à dire  
un mot deux

je finis pour recommencer

Terminé le cahier un voyez le cahier deux  
que sera demain  
l'angoisse m'est étrangère  
car je tiens serré ce verre  
où l'absinthe interrompt ma quinte  
de trop fumeur

voyez voyez comment se tarit

le

jour

qui

fuit

comment

s'éteint

l'horizon

lourd

au grand carnaval des méduses

là-bas loin

vers

l'A U S T R A L I E

où bondissent des elfes  
hors de poches maternelles

joints sans suture corps sans toiture

la liberté se parchemine  
grattée aux buissons du désert  
dilapidée par la course antique

aux cieux ultramarins



IMPRIMERIE SPECIALE  
DES PARAGRAPHERS LITTERAIRES  
DE PARIS

Dépôt légal 3<sup>me</sup> trimestre 1973.

